



# MÉMOIRE VIVANTE

NUMÉRO 35, AUTOMNE 2014

- Souvenirs du major-général à la retraite Terry Liston
- L'avenue Courcellette ou l'évocation d'une bataille oubliée
- Le maréchal Joffre à Montréal
- Le Mémorial des Alliés

**Mémoire vivante**

Numéro 35

Automne 2014

**Société d'histoire d'Outremont**

999, avenue McEachran  
Outremont (Québec)  
H2V 3E6

514-286-2448  
[www.histoireoutremont.org](http://www.histoireoutremont.org)

**Comité de rédaction**

Jean A. Savard, président de la SHO  
Hélène-Andrée Bizier, rédactrice en chef  
François Beaudin  
Jean De Julio-Paquin

**Conception graphique**

Louis Perreault

**Photographie de la couverture**

Archives de la famille Liston;  
traitement par Benoît Chalifour.

La Société d'histoire d'Outremont  
est membre de la FSHQ et du RAQ.



Fédération  
des sociétés  
d'histoire  
du Québec



RAQ  
RESEAU DES SERVICES  
D'ARCHIVES DU QUÉBEC

Québec NEQ 1142261537 02-02-95

Ottawa 141330365RR001

Organisme de bienfaisance reconnu

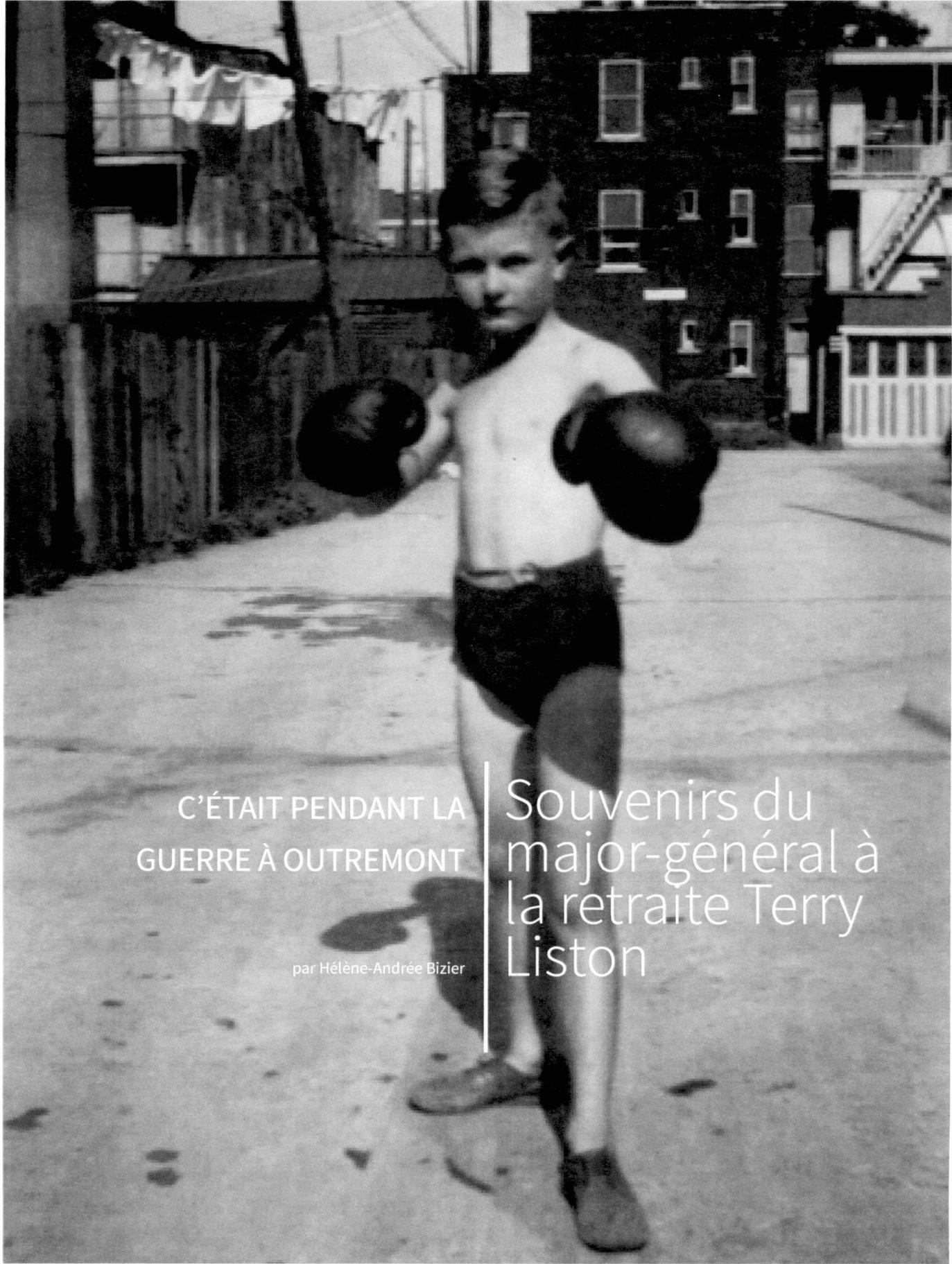
## SOMMAIRE

— C'était pendant la guerre à Outremont Souvenirs du major-général à la retraite Terry Liston Par Hélène-Andrée Bizier	3
— L'avenue Courcelette ou l'évocation d'une bataille oubliée par Pierre Vennat	8
— Prélude à la conscription : Le maréchal Joffre à Montréal Par Hélène-Andrée Bizier, avec la collaboration de Laurent Bouthillier	10
— Un cadeau de la France : le Mémorial des Alliés par Laurent Bouthillier	12

## PHOTO EN COUVERTURE

### Le petit Terrence (Terry Liston), résident de la rue Champagneur

Âgé de trois ans, le futur commandant du Royal 22e Régiment et major-général Terry Liston, posant sur la toiture d'un garage, dans la ruelle séparant les avenues Champagneur et Outremont.



C'ÉTAIT PENDANT LA  
GUERRE À OUTREMONT

par Hélène-Andrée Bizier

Souvenirs du  
major-général à  
la retraite Terry  
Liston

Terry Liston, dans la ruelle séparant les avenues Champagneur et Outremont, vers 1945.

**L**e 22 mai 1937<sup>1</sup>, dans l'église de la paroisse St-Michael<sup>2</sup>, à Montréal, la jeune Bertha Le Blanc, d'origine acadienne et écossaise et ne parlant pas français, épousait très discrètement Stanley Liston qui ne parlait pas français non plus. À la demande des fiancés, qui ne voulaient pas ébruiter leur union, le curé dérogea à la coutume de publier les bans. Enfin, pour que ce mariage restât secret, Bertha et Stanley retardèrent au maximum le moment de vivre ensemble. Le couple n'avait pas enfreint la morale, mais mademoiselle Liston, qui était secrétaire du chef de la direction du Financial Times<sup>3</sup>, tenait à conserver ce poste le plus longtemps possible. On se souviendra que, en ce temps-là, une femme mariée perdait son emploi. Après un court voyage de noces à Old Orchard, une destination alors très prisée, Bertha revint vivre dans son appartement de la rue Saint-Denis. Elle reprit son calepin de sténo et retourna au bureau. Elle racontera plus tard que, pour ne pas être contraint de la congédier, son employeur fit semblant de ne rien savoir. Finalement, vers le milieu de l'année 1938, les tourtereaux, qui attendaient un heureux événements, emménagèrent au nord de la rue Van Horne, dans un deuxième étage, le 874, avenue Champagneau.

Le nouveau marié connaissait bien Outremont où il avait passé plus d'une décennie avec sa famille. Le krach économique de 1929 avait eu un impact sur Stanley Liston qui, comme tant d'autres travailleurs, avait été licencié par la Northern Electric Company. Il avait traversé la crise en occupant des emplois intermittents, ouvrant même un petit magasin de tabac, bonbons, sandwichs et hot dogs, au 171, de la rue Saint-Viateur Ouest. Quant il épousa Bertha, il avait retrouvé son poste à la Northern Electric où il faisait partie des équipes d'installation d'équipements électriques dans les entreprises d'envergure, notamment pour les centrales téléphoniques de Bell Telephone, leur meilleur client. Devenu contremaître, il dut se déplacer à travers l'Est du Canada, pour réaliser divers projets.

Au début de la Deuxième Grande Guerre, Stanley Liston, âgé de presque 40 ans, était trop vieux pour s'enrôler et trop utile ici pour partir, puisque la participation des équipes d'installations de Northern Electric à la réalisation de projets militaires, était essentielle à l'effort de guerre du Canada. En même temps, lui et ses confrères étaient enrôlés dans une unité spécialisée du Corps de Transmission de La Réserve. Les unités de la Réserve de

l'Armée sont formées de volontaires qui consacrent une partie de leur temps libre à l'Armée pour s'entraîner - un soir par semaine plus certains week-ends et une semaine ou deux à temps plein pour un camp pendant l'été. Spécialistes des communications, les employés de Northern Electric et de Bell Telephone, pouvaient partager des connaissances techniques très utiles à cette unité de transmission de la Réserve. Donc, un soir par semaine, les weekends et pendant ses vacances d'été, s'il n'était pas absent de Montréal sur un projet, Stanley participait aux activités d'entraînement de cette Réserve, au manège militaire du Black Watch<sup>4</sup>.

## Jeux de ruelle

Le premier de leurs trois enfants, Joseph Terrence Francis Anthony, dit « Terry », naquit le 19 novembre 1938, à l'hôpital St. Marys. La photo du petit Terry Liston, reproduite en couverture de ce numéro de Mémoire vivante, suggère qu'il est déjà imprégné du climat que la guerre a instauré à travers le pays. « Je suis né un an avant le début de la guerre. Ensuite, le pays était en guerre, un état normal pour tous les enfants de mon âge. Nous n'avons pas connu un seul instant où il n'y avait pas cette guerre. »

Terry a été photographié en képi et tambour, sur la toiture d'un garage dans la ruelle qui sépare les avenues Champagneau et Outremont, le terrain de jeux de prédilection des enfants du quartier. Sans communiquer dans leur langue, les enfants jouent à la guerre, aux Indiens, aux cow-boys et à la cachette dans les hangars de bois qui recouvrent les escaliers extérieurs. Ils ne sont pas les seuls à fréquenter cette ruelle. « Aujourd'hui, les ruelles sont embellies et soignées, mais dans ce temps-là, elles jouaient un rôle utile. » Le charbonnier les traversait pour décharger le charbon dans les caves de terre battue. Le vendeur de glace passait à son tour, de maison en maison, criant le numéro des étages et annonçant son arrivée « Ice ! Glace ! ». Les clients s'étant manifestés — car on n'en achetait pas tous les jours — il immobilisait son cheval et son fourgon. Empoignant la pince à glace, il prélevait le bloc de glace, grimpait ensuite les escaliers jusqu'aux cuisines où il déposait dans la glacière, le bloc autour duquel les aliments périssables étaient regroupés.

Au troisième étage de l'immeuble, vivait Andrew Vatcher, un militaire de la base de Longue-Pointe, dans l'Est de Montréal. En garant son jeep de fonction dans la ruelle, il prêtait un jouet bien réel aux enfants qui, grâce à cela,

faisaient semblant de conduire et klaxonnaient pour vrai, sans que le soldat ne soit jamais venu les gronder. Absorbés par leurs jeux, ils ne remarquaient même plus l'autre pilier de leur territoire, l'éboueur dont le cheval arrêtait de lui-même le tombereau devant chaque groupement de poubelles. On ne mélangeait pas les ordures domestiques et les cendres de charbon. À chaque déchet sa destination.

Il va sans dire que les aliments avaient droit à plus de considération que les détritus. Comme des invités distingués, le laitier et le boulanger passaient par la porte d'en avant. La camionnette du boulanger était équipée d'un volant lui permettant de conduire debout. Il courait frapper aux portes, prendre la commande, retourner au camion en courant et rapporter le pain en courant encore. Les anglophones n'achetaient que le pain POM pré-emballé, dédaignant le pain de campagne qui voyageait tout nu ce qui n'empêchait pas leurs voisins francophones de s'en régaler. Un coup d'œil aux bouteilles de lait vides et bien propres déposées sur le palier renseignait le laitier sur le nombre de pintes devant être remplacées.

## La pacifique incommunication

Il n'y avait pas de feux de circulation au coin de Van Horne et Champagneur et, si les dangers de traverser la rue étaient aussi sérieux qu'ils le sont aujourd'hui, les parents ne s'en inquiétaient pas outre mesure. Quand Terry commença à fréquenter l'école Lajoie, à l'âge de cinq ans,

Bertha l'y conduisit une fois, pour lui montrer à traverser la rue. Terry qui avait déjà exploré son environnement, s'y rendit seul par la suite. Peu importait leur langue, les garçons s'engouffraient dans l'école par l'avenue Champagneur; les filles par l'avenue Outremont<sup>5</sup>. Les classes des petites Anglaises étaient distribuées d'un côté des corridors alors que, chez les garçons, les Anglais occupaient un étage sur les trois. « Il n'y avait pas de chicane. Nous n'avions simplement aucun rapport entre nous. Il

me semble d'ailleurs que les frères de Saint-Gabriel, des francophones qui enseignaient en anglais avec énormément de générosité et de patience, planifiaient l'horaire des récréations pour qu'on ne se rencontre pas. »



Terry Liston au camp de Valcartier, vers 1950.

savourer des petits gars francophones qui jouaient comme lanceur ou premier but. » Ce même vocabulaire permit à Terry d'être inclus dans les interminables parties de *shinny*, ou de *hockey improvisé*, dans le parc Saint-Cyril, devenu parc John-F.-Kennedy.

Même si ce terrain de jeux était doté de patinoires bien entretenues, les ligues de hockey organisé disputaient généralement leurs parties au parc Outremont. Toutefois, quand il s'agissait de patiner en famille au rythme

des valses viennoises, c'est sur la glace scintillante du parc Saint-Viateur que Stanley et Bertha Liston conduisaient leurs enfants, Terry, Linda et Desmond. L'endroit attirant des gens d'ailleurs, la ville prévint l'invasion de sa prestigieuse patinoire en imposant aux résidents et aux autres, l'achat de laissez-passer. Et, pour tout dire, Terry préférait patiner vite, et se faire rabrouer, que de se dandiner avec les adultes.

Pendant que Terry s'amusait, la Deuxième Grande Guerre suivait son cours. Vint un jour où on craignit pour le Canada. Et s'il était bombardé par les Allemands, pendant l'un de ces raids aériens dont les journaux parlaient tant ? Des exercices d'obscurcissement furent imposés par le gouvernement. Au signal donné par les sirènes, les lampadaires s'éteignaient, en même temps que les vitrines, les enseignes et les phares de voiture. Dans les maisons, on baissait les toiles et on tirait les rideaux. Ces nuits-là, Stanley Liston et d'autres surveillants (Air Raid Wardens) patrouillaient les rues de la ville d'Outremont, frappant aux portes et invitant les résidents à obéir aux ordres comme si la menace appréhendée était bien réelle.

Terry fut frappé par l'arrestation du boulanger de la rue Van Horne dont le seul crime était d'avoir vu le jour en Allemagne. Les samedis —les magasins étaient fermés les dimanches— il livrait les commandes aux clients du boucher Ernest Giroux<sup>6</sup>, un vétéran réformé avant la fin

de la guerre, où il avait laissé un doigt. Terry transportait les viandes dans une petite brouette ou un traîneau. Il devait être vigilant et ramener au boucher les sommes qui lui étaient dues. « Je n'ai jamais oublié le jour où j'ai perdu cinq dollars que j'ai dû rembourser. C'en était presque traumatisant. »

## Après la guerre, le désir de paix

Trois ans après l'Armistice, Terry entra à l'école secondaire Darcy-McGee, située sur l'avenue des Pins, à l'est



Cette photo a été prise au cours de l'été 1977, à Lahr, lors de la passation du commandement du 1er bataillon du Royal du 22e Régiment (en Allemagne), du Lieutenant-colonel Terry Liston, au Lieutenant-colonel Gabriel Zuliani qui marche derrière lui, et le Lieutenant général Gilles Turcot, alors Colonel du régiment. En 1944 et 1945, ce dernier avait combattu au sein du Royal 22e, en Italie et aux Pays-Bas, prenant le commandement du Régiment au cours des dernières semaines de la Deuxième Grande Guerre. .

de l'avenue du Parc. Son tour était venu d'emprunter le tramway numéro 17, qui empruntait la rue Van Horne, puis les avenues Outremont, Bernard et du Parc, et de s'imprégner des valeurs de la milice scolaire des cadets de l'Armée, une allégeance obligatoire dans presque toutes les écoles de garçons au Canada. Pour leur camp d'été d'une durée de cinq à six semaines, les cadets se transportaient à Valcartier, lieu mythique d'où partaient les soldats. « Nous vivions à 50 par aile, dans des bara-

ques meublées de lits superposés. L'entraînement était vraiment militaire : longues marches, exercices de patrouilles où nous devions ramper à travers la forêt. On revenait fatigués, parfois, mais c'était des défis qu'on aimait. Surtout, nous apprenions à vivre ensemble et à se dévouer à une activité collective. »

Terry se souvient de ces séjours à Valcartier et de la fascination exercée sur lui par les soldats du 22<sup>e</sup> régiment et, particulièrement par ses parachutistes. « À cette époque, il y avait un bataillon de parachutistes qui s'exerçait le soir, quand le vent était tombé. Après le souper, avant d'aller au lit, nous les regardions descendre. Ils n'avaient pas sitôt touché le sol, que nous les aidions déjà à rouler leur parachute. C'est comparable à ces jeunes qui attendent à la porte d'un aréna pour obtenir l'autographe d'un joueur de hockey. Rouler le parachute d'un '22' qui venait de sauter, c'était un grand thrill... »

La dernière année au high school n'est pas encore terminée que Terry s'enrôle dans le régiment anglophone de réservistes émanant de son Corps de cadets. Une partie de la formation y est dispensée par des sous-officiers de la Force régulière, des instructeurs canadiens-français, vétérans de la Guerre en Corée, appartenant au 22<sup>e</sup>. « J'étais impressionné par leur professionnalisme et leurs connaissances ainsi que par un style de leadership très différent de celui des anglos. Le francophone était patient, porté à fournir des explications. Il voulait qu'on comprenne. Rigide et exigeant, l'anglophone voulait être obéi. »

En 1957, à la fin de la première année universitaire à Sir George-Williams, en génie chimique, Terry est forcé d'admettre qu'il préfère, et de loin, une carrière dans l'Armée que dans les laboratoires. Les études supérieures viendront plus tard.

## Un anglo pur-tweed adopte le *Vandoo*

Il se rend donc à l'école d'infanterie du camp Borden, situé au nord de Toronto, comme officier cadet à plein temps. Le cours est dispensé, en anglais, par des membres de divers régiments, parmi lesquels des officiers du 22<sup>e</sup> se sont glissés. Là encore, Terry observe que ces derniers aident les jeunes à progresser. « Ils n'étaient pas intéressés par les activités symboliques, comme de s'assurer que nos lits étaient faits à l'équerre. Ils voulaient

nous transmettre la compétence nécessaire à l'exécution de notre travail, pour que nous puissions accomplir notre mission et travailler en groupe». Il se sent des affinités avec ces *Vandoo*<sup>7</sup>, comme on surnomme ces hommes avec qui le dialogue est possible. Quand il y repense, aujourd'hui, il a l'impression d'établir pour la première fois le lien entre les frères de Saint-Gabriel qui, à l'école Lajoie, prenaient le temps voulu pour transmettre des connaissances et être bien compris, tant dans les sports, qu'ils pratiquaient avec les enfants, que dans les matières académiques.

À la fin du séjour, les officiers cadets ayant réussi leurs examens reçoivent un formulaire où ils doivent choisir, par ordre de préférence, les trois régiments où ils voudraient être affectés. « Le moment venu d'inscrire le nom d'un régiment de langue anglaise et d'aller servir



Le major-général Terry Liston, visitant les opérations de l'armée canadienne en Afghanistan, en 2004.

en l'Ontario, dans les Maritimes ou dans l'Ouest, j'ai eu l'impulsion de demander le 22<sup>e</sup> un régiment d'infanterie des forces régulières; l'un des trois seuls régiments parachutistes. »

« Avant d'avoir le formulaire entre les mains, je ne m'étais pas questionné sur le choix d'un régiment. J'avais pris pour acquis que je ferais un jour partie d'un régiment anglais, simplement parce que j'avais été élevé comme ça. La possibilité de me joindre à un régiment de langue française ne m'avait pas effleuré, car je ne parlais pas encore français. Mais, devant le formulaire, j'ai constaté que je voulais vraiment être avec les sous-officiers que j'avais admirés pendant ma formation; des gars qui avaient tant fait en Corée. »

Terry attendit la réponse pendant des semaines, jusqu'à ce jour de l'automne 1958, alors qu'on lui transmit l'ordre

de se rendre au camp de Valcartier, dans le 2<sup>e</sup> bataillon du 22<sup>e</sup> régiment, parmi les parachutistes qui l'avait tant fait rêver autrefois. « Ce fut un choc culturel pour moi et pour et pour le bataillon. On avait pris pour acquis que si un gars de Montréal s'inscrivait au 22, c'est parce qu'il parlait français... Et je ne le parlais pas. » Refusant de s'adresser en anglais aux hommes qu'il dirigerait un jour, il prit le temps d'apprendre.

À l'occasion de l'Armistice qui a été soulignée au parc Outremont, le 11 novembre dernier, le major-général à la retraite Terry Liston retrouva, dans un français limpide et avec des accents de fierté indicibles, l'épopée du Royal

22<sup>e</sup> Régiment, le seul régiment d'infanterie francophone au Canada; celui qui, dès 1914, se présenta sur tous les fronts en ayant la conviction d'avancer pour l'honneur des Canadiens français.

Pour en savoir plus sur la carrière du Major Général Terrence Liston vous pouvez consulter le site de la Chaire Raoul-Dandurand où il est chercheur associé. <https://dandurand.uqam.ca/chercheurs/64-chercheurs/802-terry-liston.html>

#### NOTES

1- Registre des mariages de la paroisse St-Michaels.

## L'AVENUE COURCELETTE ou l'évocation d'une bataille oubliée

par Pierre Vennat



L'église de Courcelles en ruines au lendemain des nombreux engagements qui, au mois de septembre 1916, opposèrent les Canadiens aux Allemands.

**L**e 11 novembre de cette année a revêtu une signification particulière puisque le Jour du Souvenir commémorait, à la fois, le 70<sup>e</sup> anniversaire du Jour J, début de la Campagne de Normandie et de la libération de la France, puis de la Belgique et de la Hollande par les troupes canadiennes, ainsi que le 100<sup>e</sup> anniversaire du début de la Grande Guerre, qui, entre 1914 et la fin de 1918, coûta la vie à 65 000 militaires canadiens.

Pour sa part, Outremont n'a pas attendu cet anniversaire pour commémorer, à sa façon, la plus importante victoire

remportée lors de ce conflit, sous le nom de 22<sup>e</sup> Bataillon Canadien-français par le Royal 22<sup>e</sup> Régiment qui, célèbre cette année son 100<sup>e</sup> anniversaire.

Les nombreux citoyens qui, chaque jour, empruntent le petit bout de rue de l'avenue Courcelle, entre le boulevard Mont-Royal, juste en face de l'ancien Mont-Jésus-Marie jusqu'au chemin de la Côte-Sainte-Catherine, juste en face du parc Beaubien, l'ignorent peut-être, mais ce nom est celui d'un petit village français où les VanDoos, comme on les appelle dans le monde entier, ont remporté leur plus célèbre victoire de la Grande Guerre.

2- Située rue Saint-Viateur, à l'angle de la rue Saint-Urbain, cette église a été conçue par l'architecte outremon-tais Aristide Beaugrand-Champagneur. Construite en 1914 et 1915, elle était destinée aux catholiques d'origine irlandaise vivant à Outremont et dans le Mile-End.

3- La *Montreal Financial Times Publishing* était l'éditrice du *Financial Times* qui fournissait aux investisseurs des informations relatives au marché économique. Collectif. La presse québécoise des origines à nos jours. Les Pres-ses de l'université Laval, Québec. 1985.

4- Le manège militaire du régiment *Black Watch ou Royal Highland Regiment*, est situé au 2067, de la rue de Bleury,

à Montréal. Pendant la guerre, il partageait son manège avec l'unité de Transmissions.

5- Les écoliers protestants fréquentaient l'école Guy-Drummund, située plus à l'ouest, sur l'avenue Lajoie.

6- Le commerce d'Ernest Giroux, *Le Van Horne Grocery*, était situé au 1210, rue Van Horne, entre les rues Bloom-field et Champagnier, à quelques pas de la *Drach's Kosher Sanitary Meat Market*.

7- L'expression *The Vandoos* est la création phonétique adoptée par les Anglais du monde entier pour désigner le 22<sup>e</sup> Régiment quand il a commencé à faire parler de lui, au cours de la Première Grande Guerre.

---

Le gouvernement fédéral a mis beaucoup d'emphase sur la bataille de Vimy, allant jusqu'à affirmer que celle-ci avait forgé l'unité canadienne puisque pour la première fois, des régiments canadiens de tout le pays combat-taient l'ennemi en tant que « Canadiens ». Mais pour les Québécois, c'est la bataille de Courcelette, en septembre 1916, qui permit aux soldats québécois de mériter le respect de l'establishment militaire britannique, français et canadien-anglais et bien sûr, de leurs adversaires allemands qu'ils avaient vaincus.

Depuis le mois d'août, les troupes alliées, britanniques et françaises, luttaient pour déloger les Allemands de la vallée de la Somme, près de la frontière belge. Le 22<sup>e</sup> est commandé par le Lieutenant-colonel Thomas-Louis Tremblay, âgé de 28 ans. Le 16 septembre 1916, il est chargé de s'emparer du village et de déloger les Allemands des tranchées tout autour. La tâche paraissait presque impossible avec si peu de préparation, dans un pays et sur un front que le régiment ne connaissait pas du tout. Tremblay avait l'impression de conduire ses hom-mes à l'abattoir.

À peine prend-il position sur le terrain, que le 22<sup>e</sup> perd le tiers de son effectif. Un barrage allemand, érigé sur la route, tire sans répit sur les soldats. Dans son journal, Tremblay notera : « Nous voyons des têtes, des jambes, des bras et même des corps projetés en l'air. Ce n'est qu'une plainte, des cris déchirants. » Un autre rescapé de cette bataille, Honoré-Édouard Légaré, écrira : « C'est terrible ce que nous avons vu, c'est même impossible à décrire ».

Après avoir vu le tiers du bataillon se faire littéralement hacher durant la première heure de l'assaut, les survi-vants se lancent à l'attaque. Enragés, les hommes du 22<sup>e</sup> se servent de tout ce qui leur tombe sous la main, pelles,

haches, pour anéantir les Allemands qu'ils rencontrent. C'est la boucherie.

Moins d'une heure plus tard, Courcelette est aux mains des Canadiens, mais c'est loin d'être fini. Les Allemands ripostent aussitôt, ce qu'ils feront plus d'une dizaine de fois. « Il m'est impossible de décrire les conditions épou-vantables qui ont existé, racontera plus tard Tremblay. L'impression me reste d'un très mauvais rêve, les mai-sions en feu au sud du village, les obus qui tombent par centaines faisant tout sauter, la bataille à la grenade, les charges à la baïonnette, les morts et le gémissement continuel de blessés. Si l'enfer est aussi abominable que ce que j'ai vu là, je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi d'y aller. »

Pendant trois jours, les soldats du 22<sup>e</sup> sont assoiffés et af-famés et dans l'impossibilité de communiquer avec leurs collègues des autres régiments pour leur dire qu'ils tien-nent le coup. Au matin du 18 septembre 1916, le 22<sup>e</sup> est enfin relevé. « Il revenait boiteux, sanglant, épuisé, mais il rapportait pour la race, de la gloire plein le casque, de la fierté plein le cœur », écrivit le Colonel Joseph Chaballe, un autre survivant, dans son récit de la bataille.

Sur les 900 hommes ayant pris part à l'assaut, seulement six officiers et 118 sous-officiers et soldats survécurent.

D'abord enseignée sur les bancs d'école après la guerre et commémorée 25 ans plus tard en 1941, la bataille de Courcelette a par la suite sombré dans l'oubli, laissant toute la place dans l'historiographie canadienne à la ba-taille de Vimy.

En lui consacrant un petit bout de rue, Outremont se souvient!

# PRÉLUDE À LA CONSCRIPTION : Le maréchal Joffre à Montréal

par Hélène-Andrée Bizier,  
avec la collaboration de Laurent Bouthillier

**E**n 1909, le sénateur Raoul Dandurand, qui est proche des milieux politiques et culturels français, participe à la fondation du Comité France-Amérique de Paris, avec les hommes politiques français Gabriel Hanotaux et Louis Barthou. L'objectif initial de l'association est de faire connaître l'Amérique du Nord et l'intérêt économique que ce continent peut représenter pour la France. Une revue éponyme est fondée et des activités mises sur pied pour raviver l'amour de la France chez les francophones d'Amérique. En 1912, soutenu par Charles-Philippe Beaubien<sup>1</sup> et quelques philanthropes montréalais réputés parmi lesquels on remarque Édouard Montpetit, Raoul Dandurand participe à la naissance du Comité France-Amérique de Montréal dont il présidera les destinés jusqu'en 1937.

Constituées au cours de la Première Grande Guerre, des sections du Comité France-Amérique multiplieront les initiatives pour apporter une aide concrète, tant à la population civile de France et de Belgique, qu'aux soldats canadiens et à leurs officiers. À l'exception des périodes marquées par les deux Grandes Guerres, l'organisme sera principalement voué à l'établissement de liens culturels, éducatifs et économiques entre la France et le Québec<sup>2</sup>.

En 1917, la guerre sur le continent européen continuant de décimer les rangs des soldats alliés, le spectre de la conscription reprend des forces. Au printemps, le premier ministre Borden attise l'anxiété de la population canadienne qui a déjà donné plus de quatre cents mille volontaires, soit près du double de ce qui avait été promis par le gouvernement, en 1915. C'est dans un contexte où la conscription paraît de plus en plus inévitable que la visite du maréchal de France Joseph-Césaire Joffre en Amérique du Nord est programmée.

Le dimanche, 13 mai, le maréchal consacre cinq heures à Montréal. Pour ce blitz, il est accueilli par Médéric Martin, maire de Montréal, par plusieurs députés et ministres des gouvernements du Canada et du Québec, dont le premier ministre Lomer Gouin ; par de hauts gradés militaires ainsi que par des édiles de divers milieux, dont l'honorable Joseph Beaubien, maire d'Outremont, et les sénateurs Raoul Dandurand et Charles-Philippe Beaubien, fondateurs du Comité France-Amérique.

Un défilé de voitures parcourt quelques artères de Montréal. Dans l'enthousiasme, on établira à un million, le nombre de personnes qui, les yeux voilés de larmes, l'auront applaudi à la gare Windsor, sur les terrains du futur parc Lafontaine, devant la rue Sherbrooke et la nouvelle bibliothèque « civique » de Montréal, inaugurée par le maréchal. Le défilé se dirige ensuite vers le parc Jeanne-Mance, au pied du Mont-Royal, en empruntant la rue Duluth qui s'arrête devant le monument George-Étienne-Cartier. Là, il monte dans l'ambulance où repose un grand mutilé, héros de la bataille de Courcellette, le soldat Lambert Dumont Laviolette, du Royal 22e Régiment qui mourra, le 28 août suivant. Le maire Martin affirme au maréchal « que le concours des fils de la Nouvelle-France « lui est acquis . »

Après l'inspection des soldats du camp militaire McGill, aménagé sur la pelouse de l'université du même nom, les invités se dirigent vers l'hôtel Ritz Carlton, décoré aux couleurs de la France. Les épouses ayant pris place dans les tribunes de la salle du banquet, leurs maris entrent à leur tour. Comme le veut un rituel médiéval, des hommes doivent garantir que la place est sûre. C'est au sénateur Charles-Philippe Beaubien et au lieutenant colonel P. E.



La une du quotidien *La Patrie* du 12 mai 1917. Plusieurs fois démentie, la visite de Joseph-Césaire Joffre, Maréchal de France et Commandant en Chef des armées alliées, a été confirmée par l'administration municipale de Montréal, la veille de son arrivée.

Blondin, que revient l'honneur de précéder le maréchal. Quant à Raoul Dandurand, il fait partie des convives à plusieurs titres, mais en particulier parce qu'il représente le Comité France-Amérique, l'une des « Sociétés françaises » conviées à l'événement. Entre deux versions de *La Marseillaise*, le maréchal rendit hommage aux soldats canadiens.

« Je vous déclare que le Canada, tel qu'il est représenté sur la ligne de feu, a forcé l'admiration de la France. J'ai vu vos hommes en action, et j'ai maintes fois noté leur courage merveilleux et indomptable, ainsi que leur défi de la mort. Dans l'ensemble, leur bravoure a égalé celle des soldats de la France, et je suis sincèrement convaincu que les régiments du Canada seront toujours renforcés. »

Le sens à donner à la dernière phrase est limpide. Au mois de mars 1917, quelques semaines avant que le maréchal Joffre ne traversât Montréal en plaidant en faveur d'un soutien en hommes et en matériel pour la France, le premier ministre Borden avait effectué une visite officielle en Angleterre et en France. Il s'était arrêté sur la crête de Vimy où frappé par l'ampleur du carnage qui avait fait 7 000 blessés et 3 598 morts parmi les Canadiens, il aurait pris la décision d'imposer la conscription, une mesure

qu'il justifiait par le fait que seulement 12 000 volontaires canadiens s'étaient inscrits au cours des mois précédents.

Le 29 août 1917, Ottawa adopta la Loi sur le service militaire qui provoqua tant de remous que l'élection fédérale du 17 décembre suivant dut porter sur la conscription. Robert Borden ayant vaincu Wilfrid Laurier, l'enrôlement obligatoire débuta. Du point de vue de la France, la visite du maréchal ne fut pas inutile.

#### NOTES

- 1- Fils de l'honorable Louis Beaubien, avocat et sénateur conservateur, Charles-Philippe Beaubien est né à Outremont, le 10 mai 1870. Orateur remarquable, il représentera le Canada à la Société des Nations, à Genève, en 1931. En 1937, Charles-Philippe Beaubien succédera à Raoul Dandurand à la présidence du Comité France-Amérique. Jacques de Gaspé Beaubien, son frère, avait épousé Gabrielle, fille de Raoul Dandurand et de Joséphine Marchand. Archives de la famille de Gaspé Beaubien.
- 2- Université de Montréal. Division de la gestion de documents et des archives. Catalogue, p. 76.

Commandement en Chef  
des Armées Alliées  
Daniel Gouraud

REPUBLIQUE FRANÇAISE.

G.G.G.C - 1. S.G. 118

Il n'y a de droits sur nous  
que nos armes

l'ennemi

Officiers, tous officiers et soldats  
de l'armée Alliée,

Après avoir résolument arrêté l'avance des troupes  
pendant des mois, avec une foi et une énergie intenses,  
attaqué sans répit.

Pour avoir gagné la plus grande bataille de l'His-  
toire et faire à la cause la plus sainte : la liberté  
du monde.

Joyeux succès.

D'une gloire immortelle vous avez fait nos dégâts.  
La postérité vous garde sa reconnaissance.

Le maréchal de Frayze,  
Comte du chef les armées Alliées,

S. Foch

Le maréchal Foch aux Alliés.



Dessin de Bernard Naudin représentant les soldats français au cours de la guerre 1914-1918.

## UN CADEAU DE LA FRANCE : Le Mémorial des Alliés

par Laurent Bouthillier, archiviste et trésorier de la  
Société d'histoire d'Outremont

**'analyse de la portion de la correspondance de Joséphine Marchand et de son époux, le sénateur Raoul Dandurand, conservée par la Société d'histoire d'Outremont, se poursuit. Des documents évoquent, entre autres, le rôle joué par sénateur au cours de la Grande Guerre dont le monde souligne le centenaire cette année. On sait que ce conflit se dessina pour le Canada, après le 4 août 1914, quand l'Angleterre déclara la guerre à l'Allemagne qui venait d'enfreindre la neutralité de la Belgique. « Le Dominion du Canada et toutes les colonies de l'Empire britannique sont automatiquement entraînés dans cette guerre que l'on prévoit de courte durée<sup>1</sup> ».**

Le Fonds Joséphine Marchand et Raoul Dandurand, contient un témoignage de la gratitude de la France à

l'égard des Alliés. Il s'agit d'un livre coffret édité en 1926, intitulé *Mémorial des Alliés*. Il contient des reproductions de lettres officielles signées par le premier ministre canadien de l'époque, Robert Laird Borden, par le roi Albert 1<sup>er</sup> de Belgique et par des hommes politiques français. Préfacé par le maréchal Foch, il contient des facsimilés de lettres de Joseph Joffre et d'Hubert Lyautey, également maréchaux de l'armée française, qui évoquent la fin du conflit. Des reproductions de gravures, signées par le peintre de guerre français Bernard Naudin, complètent ce document dont les exemplaires complets contenaient, à l'origine, 347 planches regroupées sans reliure, le tout pesant 10 kilos. Cet ouvrage artisanal, a été imprimé à Paris, par Daniel Jacomet; les Fils de la Liberté, Société d'édition nationale.

1- Bédard, Éric, *L'histoire du Québec pour les nuls*, First Edition, Paris 2012, p. 182.